

Recherches sociographiques



Serge LALURIN, *Histoire des Laurentides*

Serge Courville

Volume 31, numéro 2, 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/056526ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/056526ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (imprimé)

1705-6225 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Courville, S. (1990). Compte rendu de [Serge LALURIN, *Histoire des Laurentides*]. *Recherches sociographiques*, 31(2), 273–275.
<https://doi.org/10.7202/056526ar>

l'assimilation culturelle. Le chercheur et le lecteur sérieux se délecteront des quarante tableaux en annexe, qui épargneront au surplus bien des dépouillements longs et fastidieux.

Permettons-nous, en terminant, quelques observations. D'abord, le titre reste ambigu et ne rend pas justice au contenu. Les Franco-Ontariens n'ont jamais été québécois au sens actuel. Soulignons que l'auteur se garde bien de donner dans la mode équivoque du vocable «Ontarois» pour désigner le Franco-Ontarien libéré et moderne d'après 1990...

Cet ouvrage nous fait aussi penser qu'on écrit toujours sur l'Ontario français à partir de quelque part. On pourrait soutenir la thèse qu'il y a *des* Ontario français : l'Est rural ; Ottawa, ville traditionnellement de petits fonctionnaires, d'ouvriers et de personnel de services ; le Nouvel Ontario, mélange de manuels, de forestiers et de ruraux chers aux folkloristes comme le père Lemieux ; le «Grand Nord» d'où vient l'auteur (non sans analogie avec le Nord-Ouest québécois) ; le Sud, formé de poches dispersées de francophones depuis les ruraux installés auprès du fort du Détroit en 1701 jusqu'aux cols blancs venus directement de Montréal à Toronto, sans oublier les travailleurs de l'auto d'Oshawa également de souche québécoise. On sent que l'auteur est le plus à son aise dans le «Grand Nord» ; son point de vue de l'Ontario français s'en ressent. Point de vue qui, d'ailleurs, vaut bien celui des analystes froids et abstraits d'Ottawa ou celui des récents discours irréalistes qui voient l'avenir du «peuple franco-ontarien» à Toronto !

Quant à la conclusion courageuse, à savoir que les institutions propres sont une condition «nécessaire mais non suffisante» pour constituer un groupe, elle s'avère tonique après des années de battage autour de tant de groupements qui tous se prétendent le dernier bastion de la race. Roger Bernard aurait pu critiquer aussi un certain discours sur la langue trop éloigné de la culture. À quoi bon parler français dans une société atomisée où on n'a rien à se dire ? Lucides enfin sont ses pages sur les illusions du salut des Franco-Ontariens par le bilinguisme institutionnel. Refermé le livre appelé à devenir un ouvrage de base sur l'Ontario français, on garde un goût de cendre et une pointe de nostalgie pour tous ces «majoritaires dans leurs villages» devenus «minoritaires en ville».

Pierre SAVARD

*Département d'histoire,
Université d'Ottawa.*

Serge LAURIN, *Histoire des Laurentides*, Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1989, 892 p. (Collection «Les régions du Québec», 3.)

On sait ce qu'il en coûte parfois de se lancer dans une monographie régionale. Celle de Serge Laurin sur les Laurentides aura mis huit ans avant d'être complétée. Préfacée par Fernand Harvey, directeur du chantier sur les histoires régionales, elle a bénéficié de plusieurs collaborations dont celles du cégep de Saint-Jérôme, principal collaborateur de l'Institut québécois de recherche sur la culture dans ce projet, et celles des sociétés historiques locales et régionale. Le résultat est impressionnant. L'ouvrage est riche, bien documenté, bien écrit et abondamment illustré, ce qui en fait une œuvre stimulante, agréable à lire et pleine de renseignements divers sur l'histoire de la région et de ses habitants.

Cette synthèse comprend quatre parties qui comptent au total dix-sept chapitres, une importante section de renvois, une liste des députés de la région de 1791 à 1988, une revue bibliographique et un index. La première partie expose en deux chapitres les caractéristiques du territoire et de ses ressources (un chapitre signé par le géographe Gilles BOILEAU) et rappelle l'histoire de ses premiers habitants, les Amérindiens. La deuxième en groupe quatre et couvre une assez longue période (1673-1850) au cours de laquelle on assiste à la formation de la région, à son peuplement colonisateur et à ses premiers débordements dans les Laurentides. La troisième partie décrit en cinq chapitres comment, de 1850 à 1920, s'opposent deux mouvements de population: l'un en destination de Montréal et des villes américaines, l'autre en direction du nord (les «Pays-d'en-Haut») par les vallées de la Rouge et de la Lièvre. Enfin, la dernière partie nous conduit de 1920 à nos jours. Ses six chapitres nous font passer du monde rural au monde urbain, de la société traditionnelle à celle des loisirs, du conformisme politique et religieux au pluralisme idéologique et moral, et du mouvement d'avancée à celui de repli de la population dans les paroisses les plus anciennes. Modernité, exode rural, tourisme en sont les thèmes principaux, avec une large place pour la vie culturelle depuis 1945.

Destinée au grand public, cette fresque se veut une première vue d'ensemble de l'histoire régionale. Elle fait revivre le passé tout en éclairant les transformations récentes de sa société, qu'elle explique à travers l'évolution des structures économiques et sociales. Et comme elle accorde beaucoup d'importance aux actions des personnes qui ont construit la région, elle apparaît comme un hommage rendu aux pionniers, en un style parfois intimiste, voire pathétique, mais qui plaira au lecteur. Non pas à tous cependant, car il s'en trouvera pour lui reprocher son orientation parfois trop anecdotique ou trop énumérative. Mais quiconque connaît cette partie de la province appréciera la quantité des renseignements contenus dans cet ouvrage qui ne ménage aucun effort pour nous la rendre sympathique et nous en révéler le vécu. Et, l'auteur ayant eu le souci de contextualiser son étude par un retour à l'histoire plus générale du Québec, sa présentation s'en trouve enrichie.

C'est un point fort du livre de nous rappeler constamment les arrière-plans plus vastes de l'histoire régionale. C'en est un autre de marier l'histoire locale et l'histoire régionale. C'en est un troisième enfin de mettre en relief le rôle de certains centres dans le développement régional. Insistant sur le dualisme du territoire, l'auteur montre bien les tendances lourdes de la région en insistant sur les facteurs (démographiques, économiques, sociaux et culturels) qui les expliquent, et en ramenant constamment à l'esprit du lecteur des faits dont on ne parle plus beaucoup aujourd'hui (p. ex., les rivalités lors de la création des nouvelles paroisses ou le rôle de l'entreprenariat local dans la montée de certaines industries). Ce faisant, il montre comment, derrière plusieurs acteurs clés de la région (le curé Labelle, entre autres), se profile un ensemble de structures économiques et sociales dont il faut tenir compte pour comprendre leurs actions. Par conséquent, il y a là un tout cohérent qui rend attrayante l'histoire régionale et qui pondère l'effet de quelques présentations parfois trop dépendantes de certaines interprétations aujourd'hui dépassées ou de plus en plus remises en question.

En effet, et c'est l'une des principales difficultés de toute synthèse régionale, elle n'a pas toujours su mettre à contribution la recherche récente. Non seulement lui arrive-t-il de reprendre des thèses qui datent, mais elle le fait sans avoir recours à l'appareil critique requis en pareil cas. On en a un exemple avec la thèse de la crise agricole, formulée pour expliquer les malaises de la première moitié du XIX^e siècle, mais que bien des chercheurs contemporains nuancent et que d'autres contestent sur la base de données beaucoup plus

précises que celles retenues pour l'élaborer. On aurait pu s'attendre à plus de prudence dans le propos, d'autant plus qu'en exagérant le caractère de cet épisode, l'auteur est amené parfois à des relations parfois ambiguës entre les événements et à des expressions qui renvoient au discours de l'époque: par exemple, affirmer qu'«au lendemain des Troubles de 1837, alors que *sévissait* toujours la crise agricole, l'émigration vers les États-Unis devient *un problème tel* que l'élite canadienne-française voit la nécessité de faire une lutte nationale à ce *fléau*». (Nous soulignons.) En fait, l'émigration vers le sud s'amorce bien avant, mais dans des proportions qui ne deviendront vraiment importantes que dans les années 1860, comme l'ont montré déjà les travaux de Yolande Lavoie. De plus, de 1815 à 1850, on assiste à une forte poussée de villages et d'industries rurales, dont l'auteur ne tient pas beaucoup compte, mais qui entraîne la diversification du corps social et donne à la région un caractère très différent de celui rencontré dans d'autres secteurs ou régions géographiques plus «agricoles». Il devient donc délicat dans ce contexte d'expliquer le malaise des campagnes uniquement par l'évolution de l'agriculture.

D'autres difficultés ne sont imputables qu'en partie à l'auteur: celle, notamment, d'avoir retenu comme bases territoriales un découpage qui rend difficile, voire hasardeuse, l'entreprise de reconstitution historique. Car il faut dire que la région est très vaste: elle se dépie de la vallée de la Lièvre à la rivière des Mille-Îles, du nord au sud, et du comté de Terrebonne à celui d'Argenteuil, de l'est à l'ouest. Au total, son territoire couvre huit municipalités régionales de comté: Antoine-Labelle, Argenteuil, Deux-Montagnes, La Rivière-du-Nord, Les Laurentides, Les Pays-d'en-Haut, Thérèse-de-Blainville et Mirabel, ce qui est énorme, beaucoup trop en fait pour une étude détaillée des socio-économies locales et aux effets qu'ont pu avoir certaines initiatives individuelles ou certaines agglomérations dans la montée du peuplement. Je pense au rôle des seigneurs Dumont et De Bellefeuille dans la mise en place du village de Saint-Jérôme qui deviendra plus tard la porte d'entrée des Laurentides. Dans l'ouvrage, seul l'aspect religieux retient l'attention (les requêtes de fondation de la future paroisse), alors que la perspective aurait pu être beaucoup plus large et surtout beaucoup plus «économique» (dès le début des années 1830, les seigneurs avaient établi à Saint-Jérôme une filature et avaient l'ambition d'en faire le pôle de tout un réseau de moulins implantés sur les rives de la rivière du Nord, prévoyant même un plan détaillé de leur futur établissement).

À vrai dire, l'auteur est parfaitement conscient des limites imposées par le découpage régional, et c'est avec beaucoup de pertinence qu'il en traite dans son introduction. De plus, il a consenti un effort réel pour donner à son bilan une assise scientifique qui, si elle n'est pas toujours complète, nous change des présentations habituelles. Aussi son travail reste-t-il valable, d'autant plus qu'en dépit des difficultés qu'il a dû affronter, Serge Laurin réussit à nous montrer la dynamique des rapports régionaux et les liens très divers qui se sont établis entre les basses terres et le plateau. On le doit à son habileté et à son extraordinaire détermination de faire de ces difficultés un moyen de poser le problème de l'intégration régionale. C'est ce qui rend, finalement, son ouvrage aussi sympathique, même si bien des questions restent encore ouvertes.

Serge COURVILLE

Département de géographie,
Université Laval.